

## Elisabete Thamer

### Ce qui peut s'écrire dans l'analyse \*

Lorsqu'on a décidé du thème de l'année – « Amour, jouissance et satisfaction » – je me suis demandé quel était le rapport entre les éléments de cette série outre le fait qu'ils soient tous traités dans le séminaire *Encore*.

Dans les passages commentés lors des séances précédentes, il a été principalement question du rapport – ou plutôt du non-rapport – entre l'amour et la jouissance. Pour ce qu'il est de la satisfaction au sein de cette série et de son lien avec les deux autres termes, cela demeure pour moi plus énigmatique. Le seul passage où la satisfaction est explicitement évoquée dans ce séminaire concerne « l'autre satisfaction » et a été commenté lors de la séance précédente par Patrick Barillot.

J'ai intitulé mon intervention « Ce qui peut s'écrire dans l'analyse ». D'une part, on trouve dans ce titre une allusion à l'usage que fait Lacan des catégories modales d'Aristote. Le passage du séminaire *Encore* commenté aujourd'hui marque justement l'entrée dans la formulation définitive qu'en fait Lacan, c'est-à-dire celle qui inclut à la fois le temps et l'écrit. D'autre part, ce titre suggère que quelque chose peut s'écrire *dans* l'analyse et, par cette même affirmation, que ce n'est pas tout qui peut s'y écrire.

En outre, si nous suivons les développements de Lacan dans *Encore*, en quelle mesure ce que l'analyse peut écrire affecte-t-il l'amour, la jouissance, voire la satisfaction ?

#### Quelques brèves considérations sur l'écrit

Avant d'aborder l'articulation des propositions modales telles que Lacan les propose dans ce séminaire, il me semble important de préciser préalablement, même si de façon trop sommaire, ce qu'on entend par *écrit*. Il s'agit d'une question très complexe qui ne sera pas traitée ici de manière exhaustive <sup>1</sup>.

Parler d'écrit ou d'écriture en psychanalyse peut paraître de prime abord un paradoxe, car notre pratique est une pratique exclusivement de

parole. Pourquoi alors Lacan recourt-il à la notion d'écriture pour aborder certains points de l'expérience clinique ?

Parmi les nombreuses élaborations de Lacan sur ce sujet, je soulignerai seulement deux points qui me semblent essentiels pour la compréhension de ce que je propose de développer.

Premièrement, je relève l'affirmation selon laquelle « c'est de la parole, bien sûr, que se fraie la voie vers l'écrit <sup>2</sup> ». Il s'agit d'une affirmation cruciale, car elle résout l'apparent paradoxe entre l'écrit et la parole et, de surcroît, indique la direction (de la parole vers l'écrit). Dans ce même séminaire, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Lacan affirme que l'écrit, tout comme la lettre, « n'est pas premier mais second par rapport à toute fonction du langage <sup>3</sup> » et que l'écriture est « ravinement <sup>4</sup> ».

Deuxièmement, je retiens l'affirmation qui se trouve à la page 36 d'*Encore* et selon laquelle l'écriture est « un certain effet du discours <sup>5</sup> ». Si elle est un effet du discours, cela veut dire que chaque discours engendre une certaine écriture selon le semblant qui le commande.

Pour conclure ces considérations préalables, j'ajouterai seulement que l'écriture ne décalque pas le signifiant, contrairement à ce que l'on pourrait imaginer : « L'écriture, la lettre, dit Lacan, c'est dans le réel, et le signifiant, dans le symbolique <sup>6</sup>. »

Ce que Lacan articulera autour des modalités sous-entend ainsi que c'est par le discours analytique en œuvre dans l'analyse, par la parole donc, que quelque chose s'écrit. Et si *ça s'écrit*, c'est que *ça a touché le réel* <sup>7</sup>.

Il me semble que l'intérêt majeur de ces élaborations de Lacan sur les modalités est d'illustrer le parcours analytique, en indiquant notamment ce qu'on peut atteindre, à la fin.

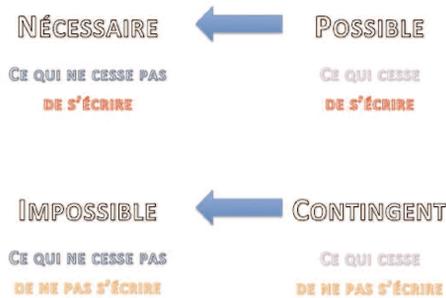
## Les modalités

Lacan extrait ces quatre modalités – *le possible, l'impossible, le nécessaire et le contingent* – parmi d'autres qu'Aristote a élaborées dans son traité dit logique et appelé *De l'interprétation* <sup>8</sup>. Comme je l'ai déjà évoqué, c'est dans *Encore* qu'il les formule pour la première fois sous la forme de propositions composées de deux parties : l'une qui exprime le temps – *ce qui cesse et ce qui ne cesse pas* ; l'autre qui introduit l'écrit – *ce qui s'écrit et ce qui ne s'écrit pas*.

Notons que, pour l'écrit, Lacan utilise le participe présent ; nous ne sommes pas dans le registre du « c'était écrit », ce qui renverrait à une sorte de destin. Comme le dit Colette Soler, le « "ce qui s'écrit" convoque

[...] plutôt le participe présent du temps qu'il faut pour que le dire de l'analyse produise trace d'écrit<sup>9</sup>. »

Comment ces modalités s'articulent-elles entre elles ? Le schéma ci-dessous est établi à partir d'une indication de Lacan dans « L'étourdit ». Dans ce texte, il dit que les demandes, qui sont *modales*, *appartiennent l'impossible au contingent et le possible au nécessaire*<sup>10</sup>. « Apparié » signifie que ces modes vont par paire, et cela parce que *ce qui cesse* prouvera, démontrera justement *ce qui ne cessera pas*.



Récapitulons.

Dans les propositions établies par Lacan, nous avons deux modes *qui ne cessent pas* : le nécessaire et l'impossible ; et deux autres *qui cessent* : le possible et le contingent, les deux modes *qui cessent* inscrivant le changement possible.

Ce qui me semble important, c'est que Lacan se sert de ces propositions pour mettre en avant des points cliniques bien précis, points qu'il introduira au fur et à mesure. Ils ne se trouvent pas tous explicités dans *Encore*.

Le nécessaire, *ce qui ne cesse pas de s'écrire*, Lacan le fera correspondre au symptôme<sup>11</sup>, l'impossible, *ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire*, au rapport sexuel<sup>12</sup>, le possible, *ce qui cesse de s'écrire*, à la suspension du sens des mots<sup>13</sup> (d'où l'effet thérapeutique) et, enfin, le contingent, *ce qui cesse de ne pas s'écrire*, à la fonction phallique. Dans *Encore*, Lacan situe l'amour du côté du contingent, non pour le faire correspondre au contingent, mais pour dire que l'amour est soumis à la contingence de la rencontre. De toute manière, comme le dit Lacan dans le séminaire *Les non-dupes errent*, l'amour est un « bon test de la précarité de ces modes<sup>14</sup> ».

Avant de revenir sur l'amour, j'aimerais juste vous faire sentir comment ce que dit Lacan à partir des modalités peut nous illustrer en quelque sorte le parcours analytique.

Dans l'expérience analytique, donc sous transfert et par l'intermédiaire de l'association libre – qui n'a rien de libre, certains signifiants maîtres du sujet font irruption au long de la cure. Par le déchiffrement, certains symptômes qui *ne cessaient pas de s'écrire*, finalement *cessent de s'écrire*. Heureusement que des effets thérapeutiques non négligeables sont possibles ! Mais *ce qui cesse de s'écrire*, dit Lacan dans le séminaire *Les non-dupes errent*, ça cesse pour que cela « prouve quelque chose, c'est-à-dire que ça ne cesse pas de *repartir* <sup>15</sup> ». Selon lui, cela va servir, à la fin, pour prouver justement qu'il y a un symptôme irréductible, nécessaire pour tout névrosé, dont le noyau « vient du réel <sup>16</sup> ».

L'analyse fait bel et bien cesser quelque chose, mais l'analyse n'arrivera jamais à supprimer le symptôme nécessaire, modalité de jouissance qui « supplée au rapport qui est forclos pour tous <sup>17</sup> ». L'effet thérapeutique n'assure donc pas une fin pour l'analyse. Pour qu'une analyse soit finie, il faut une autre *dit-mension*, contingente, décrite dans la partie inférieure de ce schéma. C'est par le contingent que l'impossibilité se démontre <sup>18</sup>. Lacan dira dans son intervention au Congrès de l'ÉFP de 1973 que c'est exactement dans le contingent, dans *ce qui cesse de ne pas s'écrire* que réside « notre chance », car « c'est là que peut se faire ce qui ne se conçoit dans notre idée du réel qu'en termes d'une sorte de cristallisation, c'est là que peuvent se produire les points nœuds, les points de précipitation qui feraient que le discours analytique ait enfin son fruit <sup>19</sup> ».

Qu'indique Lacan des modalités dans le séminaire *Encore* ? J'ai identifié trois passages où il traite de la question. Le premier est celui commenté par Jean-Jacques Gorog, ensuite nous avons six paragraphes le long des pages 86 et 87, et finalement quatre autres dans les dernières pages du séminaire, précisément à la page 132.

Dans le premier commentaire, qu'en dit-il ? Que le nécessaire est conjugué à l'impossible et que ce qui se produit alors, « c'est la jouissance qu'il ne faudrait pas ». *Il n'y a pas de rapport sexuel, mais il y a la jouissance phallique*. Ce paragraphe donne d'ailleurs l'impression que la jouissance phallique est nécessaire.

Ensuite, à la page 86, Lacan dira que « l'analyse présume du désir qu'il s'inscrit d'une contingence corporelle ». Ensuite, il affirme que le « phallus – tel que l'analyse l'aborde comme le point clé, le point extrême de ce qui s'énonce comme cause du désir – l'expérience analytique *cesse de ne pas l'écrire* [...] ce n'est que comme contingence que, par la psychanalyse, le phallus a *cessé de ne pas s'écrire* <sup>20</sup> ».

Lacan ajoute que la nécessité de la fonction phallique n'est en réalité qu'apparente <sup>21</sup>. C'est un passage très important, parce qu'il vient dans la suite du développement où il dit que tout ce qui peut produire le discours analytique est du S1 – S1 qu'il désigne dans la séance qui précède celle-ci comme « la jouissance la plus idiote et aussi la plus singulière <sup>22</sup> ». C'est *par la psychanalyse* que la fonction phallique peut *cesser de ne pas s'écrire*, car l'analyse n'écrit que du Un, du Un tout seul.

Les élaborations de Lacan sur le contingent ont une double portée : il y a de la contingence au départ, c'est-à-dire dans la constitution du désir à partir « d'une contingence corporelle » ; et il y a de la contingence aussi à la fin de l'analyse. La « contingence de fin » (qui renvoie, voire démontre la première) est le fruit du discours analytique, mais cette fin demeure contingente car elle n'arrive pas nécessairement à tout analysant, celui-ci pouvant continuer indéfiniment sa course après le sens...

### Amour, jouissance et satisfaction

Dans les dernières pages d'*Encore*, Lacan revient sur les modalités pour ajouter quelques considérations concernant l'amour. Ces considérations se trouvent dans la suite du passage où il parle de l'amour comme rapport entre deux savoirs inconscients, passage qui sera commenté lors de la dernière séance de notre séminaire de cette année.

Dans ce paragraphe, Lacan fait valoir que l'amour est soumis à la contingence de la rencontre ; il dit précisément : « Car il n'y a là rien d'autre que rencontre, la rencontre chez le partenaire des symptômes, des affects, de tout ce qui chez chacun marque la trace de son exil, non comme sujet mais comme parlant, de son exil du rapport sexuel <sup>23</sup>. » Ce régime de la rencontre peut donner, un instant, au sujet l'illusion que le rapport sexuel cesse de ne pas s'écrire. Il souligne justement que tout amour s'attache à ce point de suspension qui essaierait de le faire passer d'un amour qui *cesse de ne pas s'écrire* de la contingence à un amour qui *ne cesse pas de s'écrire* de la nécessité. Cet attachement de l'amour à vouloir passer au nécessaire fait partie, pour Lacan, du drame de l'amour <sup>24</sup>, c'est-à-dire que l'amour tend vers le symptôme.

Que peut écrire l'analyse quant à l'amour et à la jouissance ? Quant à l'amour en soi, rien ne s'écrit. Il me semble qu'on ne peut pas confondre l'affirmation de Lacan selon laquelle l'amour est soumis à la contingence de la rencontre, avec la contingence tout court, c'est-à-dire avec ce qui s'écrit réellement dans l'analyse. Ce qui peut finalement s'écrire dans l'analyse, si

l'on suit les développements de Lacan, c'est qu'à force de ne produire que du Un et non pas du deux qui ferait le rapport des jouissances, l'analyse touche en effet la jouissance phallique, en faisant « de la castration sujet <sup>25</sup> » – car jusqu'à ce point la castration n'était pas sujet mais imaginaire.

Cela a l'air de ne pas changer grand-chose, mais cela change tout ! Certes, l'analyse ne peut pas changer les traits de jouissance singuliers du sujet, elle ne peut pas non plus assurer ni promettre la rencontre, mais elle peut à terme produire un amour moins bavard. Parce qu'un sujet non dupe de l'exil du rapport sexuel que lui impose irrémédiablement le langage n'a plus l'idée que le foisonnement de bavardage pourrait aboutir au foisonnement de jouissances qu'il n'y a pas <sup>26</sup>.

Il reste pourtant la question de savoir ce que tout cela a à voir avec la satisfaction. Le terme de l'analyse est certes satisfaisant. Et pourquoi est-il satisfaisant ? Il est satisfaisant parce que être assuré de l'impossible n'est pas du tout la même chose que de penser qu'on n'y arrive pas, ce qui est le signe de l'impuissance. Lacan fera d'ailleurs de la satisfaction l'affect index de la fin de l'analyse <sup>27</sup>. Mais la satisfaction dont il est question dans *Encore* n'est pas la soi-disant « satisfaction de fin », c'est « l'autre satisfaction ». C'est la « satisfaction de la parole », du bla-bla <sup>28</sup>.

La question suivante reste ouverte : cette « autre satisfaction », qui est la satisfaction liée à la parole, est-elle modifiée ou non à la fin de l'analyse ?

Lacan dit que cette « autre satisfaction » répond à la jouissance « qu'il ne faut pas ». On refoule la jouissance phallique parce que, comme jouissance, elle ne convient pas au rapport, elle ne fait pas lien <sup>29</sup>. À la place, il y a donc l'autre satisfaction, liée à la parole. Or, si à la fin de l'analyse la fonction phallique est touchée réellement <sup>30</sup>, il y a inexorablement la chute de la satisfaction prise à la course de la vérité. Que devient donc la satisfaction de la parole, à la fin ?

*Mots-clés : possible, impossible, nécessaire, contingent, ce qui cesse de s'écrire, ce qui ne cesse pas de s'écrire, ce qui cesse de ne pas s'écrire, ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire*

\* [↑](#) Intervention faite à Paris le 10 avril 2014 dans le cadre du séminaire de l'EPFCL « Jouis-  
sance, amour et satisfaction ».

1. [↑](#) Nous avons organisé en 2010 des journées nationales sur « La parole et l'écrit dans la  
psychanalyse ». Voir *Revue de psychanalyse*, n° 10, Éditions du Champ lacanien, octobre 2011.

2. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris,  
Seuil, 2006, p. 62.

3. [↑](#) *Ibid.*, p. 64.

4. [↑](#) *Ibid.*, p. 124 ; « Literatorre », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 18.

5. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 36.

6. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, *op. cit.*,  
p. 122 (paragraphe absent dans la version écrite de « Literatorre »).

7. [↑](#) Voir C. Soler, « La psychanalyse, pas sans l'écrit », *Revue de psychanalyse*, n° 10, *op. cit.*,  
p. 9-38.

8. [↑](#) Les textes d'Aristote dit « logiques » ont été regroupés ultérieurement sous le nom  
d'*Organon*. Dans le « deuxième » traité de l'*Organon*, intitulé *De l'interprétation*, le philosophe  
commence par définir les différents éléments de la structure langagière, des noms jusqu'aux  
propositions, et leurs relations. C'est notamment dans ce traité qu'Aristote définit les propo-  
sitions dites « modales » (chapitres 12-14). La proposition modale est distincte de la propo-  
sition simple (ou de *inesse*) et est composée de deux éléments : « [...] le modus, qui énonce  
la modalité d'attribution, et le *dictum*, qui a pour objet l'attribution du prédicat au sujet. Il  
en résulte que toute proposition modale se résout en deux propositions de *inesse*, l'une rela-  
tive au mode, et l'autre relative à l'objet, la première portant un jugement sur la seconde. »  
Aristote, *Organon*, vol. 1, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1977, p. 120-121 note 2  
(J. Tricot).

9. [↑](#) C. Soler, « La psychanalyse, pas sans l'écrit », *op. cit.*, p. 29.

10. [↑](#) J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 490. Pour Lacan, l'impossible se  
lie au contingent et non plus à l'impossible, comme dans la logique aristotélicienne : « Vous  
voyez ici, comme je l'ai déjà signalé en son temps, l'alternance de la nécessité, du contingent,  
du possible et de l'impossible n'est pas dans l'ordre qu'Aristote donne ; car ici, c'est de l'im-  
possible qu'il s'agit, c'est-à-dire en fin de compte, du réel. »

11. [↑](#) J. Lacan, Séminaire R.S.I., inédit, leçon du 21 avril 1975 ; Séminaire *Les non-dupes  
errent* (1973-1974), inédit, leçon du 15 janvier 1974.

12. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, *op. cit.*, p. 87.

13. [↑](#) « Car *lalangue*, c'est ça [que le sens y ruisselle]. Et c'est même là le sens à donner à ce  
qui cesse de s'écrire. Ce serait le sens même des mots, qui dans ce cas se suspend. Ce en quoi  
le mode du possible en émerge. Qu'en fin de compte, quelque chose qui s'est dit cesse de  
s'écrire, c'est bien ce qui montre qu'à la limite tout est possible par les mots, justement de  
cette condition qu'ils n'aient plus de sens. » J. Lacan, Séminaire *Les non-dupes errent*, *op. cit.*,  
leçon du 8 janvier 1974.

14. [↑](#) J. Lacan, Séminaire *Les non-dupes errent*, *op. cit.*, séance du 8 janvier 1974.

15. [↑](#) *Ibid.*, séance du 9 avril 1974.

16. [↑](#) Voir C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*, Paris, PUF, 2009, p. 39.

17. [↑](#) *Ibid.*, p. 120.
18. [↑](#) « Comment ne pas considérer que la contingence, ou ce qui cesse de ne pas s'écrire, ne soit par où l'impossibilité se démontre ou ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire. Et qu'un réel de là s'atteste qui, pour n'en pas être mieux fondé, soit transmissible par la fuite à quoi répond tout discours. » J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* » (7 octobre 1973), dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 559.
19. [↑](#) J. Lacan, « Intervention de Jacques Lacan au Congrès de l'ÉFP », séance du vendredi 2 novembre 1973, *Lettres de l'École freudienne*, n° 15, 1975, p. 80.
20. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, *op. cit.*, p. 86-87.
21. [↑](#) « L'apparente nécessité de la fonction phallique se découvre n'être que contingence. C'est en tant que mode du contingent qu'elle cesse de ne pas s'écrire. La contingence est ce en quoi se résume ce qui soumet le rapport sexuel à n'être, pour l'être parlant, que le régime de la rencontre. Ce n'est que comme contingence que, par la psychanalyse, le phallus [...] a cessé de ne pas s'écrire ». *Ibid.*, p. 87.
22. [↑](#) *Ibid.*, p. 86.
23. [↑](#) *Ibid.*, p. 132
24. [↑](#) « Tel est le substitut qui – par la voie de l'existence, non pas du rapport sexuel, mais de l'inconscient, qui en diffère – fait la destinée et aussi le drame de l'amour. » *Ibid.*
25. [↑](#) J. Lacan, « L'acte psychanalytique » [Compte rendu], dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 380.
26. [↑](#) « [...] on parviendrait à s'en passer [de ce fâcheux rapport] pour faire l'amour plus digne que le foisonnement de bavardage [...]. » J. Lacan, « Note italienne » (1973), dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 311.
27. [↑](#) Voir « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, *op. cit.*
28. [↑](#) Voir le commentaire de Patrick Barillot, *Mensuel*, n° 88, mai 2014.
29. [↑](#) Ces points ont été également abordés par Patrick Barillot. Voir aussi J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, *op. cit.*, p. 57.
30. [↑](#) « Le dire de l'analyse, en tant qu'il est efficace, réalise l'apophantique qui de sa seule existence se distingue de la proposition. C'est ainsi qu'il met à sa place la fonction propositionnelle, en tant que je pense l'avoir montré, elle nous donne le seul appui à suppléer à l'absens du rapport sexuel. » J. Lacan, « L'étourdit », *op. cit.*, p. 490.